

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

31 | 2003

Regards sur l'histoire culturelle

---

### L'œil du chasseur

Violence de guerre et sensibilité en 1914-1918

André Loez

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/303>

DOI : 10.4000/ccrh.303

ISSN : 1760-7906

#### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2003

ISSN : 0990-9141

#### Référence électronique

André Loez, « L'œil du chasseur », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/303> ; DOI : 10.4000/ccrh.303

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# L'œil du chasseur

Violence de guerre et sensibilité en 1914-1918

André Loez

---

- 1 La chasse a, depuis longtemps, partie liée avec la guerre. L'assimilation de l'ennemi à un animal, de l'animal à un ennemi, le combat conçu comme révélateur de force virile, sont des éléments qui trouvent leur place jusque dans la guerre moderne<sup>1</sup>.
- 2 Toutefois, analyser ce qui, dans la Première Guerre mondiale, est vécu, pensé et décrit comme une chasse ne relève pas du simple comptage des métaphores. Il ne s'agit pas non plus ici de s'intéresser aux luttes à l'arme blanche, difficiles à évaluer et à déchiffrer, sauf à tirer l'analyse du conflit vers une ethnologie atemporelle qui permet mal d'en expliquer les spécificités. Des processus extrêmement complexes sont en fait à l'œuvre dans les pratiques de chasse en 1914-1918. Nous voulons ici poursuivre une enquête ouverte par Evelyne Desbois qui a repéré bien des gestes de chasse aux tranchées, dans le cadre d'une approche anthropologique générale de la violence et de l'expérience de guerre des combattants français<sup>2</sup>. Nous tenterons d'aller plus loin et d'élucider la signification spécifique de ces pratiques et de ces représentations.
- 3 L'enjeu en est l'acte de tuer. La référence à la chasse, constante dans les écrits et représentations de la Première guerre mondiale, informe une pratique, celle de l'affût et du tir. Difficile à apprécier, souvent occultée *a posteriori* par les survivants, parfois décriée par les combattants eux-mêmes quand elle rompt une entente tacite entre adversaires, cette violence nous renseigne pourtant de façon décisive sur la guerre. Dans les gestes précis du chasseur qui repère et abat son gibier dans la tranchée adverse, on peut lire à la fois la nouveauté radicale que constituent l'animalisation de l'adversaire et la levée de l'interdit sur le meurtre, ainsi que la grande continuité des actes avec des habitudes d'avant-guerre. On peut comprendre la nature du plaisir qui en découle – plaisir de tuer, mais avant tout intense plaisir visuel à voir enfin un ennemi, une cible, loin du dédale des réseaux et de la confusion des batailles de matériel. On peut enfin y lire de subtiles distinctions sociales et culturelles, entre les soldats pour lesquels les gestes de la chasse sont une manière de retrouver une fierté de guerrier, à travers leur habileté de visée et leur autonomie revenues, et ceux pour qui cette violence est marquée du sceau d'une brutalité trop primitive.

- 4 En fin de compte les actes et les discours s'ordonnent sur un fil de partage ténu entre habileté du chasseur et brutalité, entre précision et sauvagerie. Reste un problème essentiel : notre connaissance de ces pratiques nous vient essentiellement de textes<sup>3</sup>. L'historien doit faire sens de récits et de descriptions qui mêlent intimement le réalisme et l'imaginaire, le discours et la pratique. Dans un même passage s'enchevêtrent exagération et notation vraie. Il convient à la fois de les critiquer, pour établir le vraisemblable, et de prendre au sérieux toutes les déformations et les hyperboles : une croyance, une image, une idée fausse peuvent donner sa forme à une réelle violence.

## L'ennemi comme proie : animalisation

- 5 Les pratiques de chasse, inscrites comme un motif marginal mais révélateur dans la texture de l'activité guerrière, prennent leur origine dans le langage. C'est en nommant l'adversaire qu'on lui inflige la première violence. Et dans ce cas précis, c'est à travers l'usage répété, régulier et structuré d'une animalisation sémantique de l'ennemi que se cristallisent des représentations qui donneront sa forme à la violence effective.
- 6 Cette animalisation sémantique reprend et modifie des éléments dominants de la « culture de guerre » mise en place dès le début du conflit. S'appuyant sur la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, et surtout sur la dénonciation des « atrocités allemandes », l'équation « Allemand » égal « sauvage » est mise en place dans les pays de l'Entente de manière compacte et définitive dès l'été 1914<sup>4</sup>. La dénonciation de la barbarie se décline alors dans les représentations sur bien des modes, du racisme scientifique<sup>5</sup> à une radicalisation de la xénophobie traditionnelle<sup>6</sup> ou à la dénonciation intellectuelle de la lourde Kultur<sup>7</sup>. L'animalisation est un procédé répandu. Son versant puéril fait fréquemment des Allemands des singes et des cochons<sup>8</sup>. Mais le langage des soldats ne fait pas que reprendre et transposer des représentations venues de l'arrière. Les éléments qu'on y retrouve établissent une analogie beaucoup plus simple qui fait de l'ennemi à combattre un gibier à chasser.
- 7 La multiplicité des références à la chasse signale en effet une manière spécifique qu'ont les soldats de s'approprier cet élément central et consensuel de la culture de guerre qu'est la transformation de l'autre en sauvage. Un éventail de métaphores se déploie, qui reflète la culture de chacun :
- Ridebis et licet rideas*<sup>9</sup>... Nous ne chassons pas le sanglier comme Pline le jeune, notre gibier est moins noble et plus redoutable. Des filets ne sont pas tendus à l'orée du bois, près de nous nul épieu ne gît sur l'herbe. Sur les boyaux ennemis que le soleil levant éclaire s'ouvre la meurtrière lumineuse de l'observatoire, sur une planchette nos jumelles, sur une autre nos cartes.<sup>10</sup>
- 8 Pour un soldat qui tire la chasse vers un passé mythique et considère les Allemands comme gibier trop peu noble, d'autres déplorent de devoir tuer, mais reprennent incontinent la métaphore :
- De temps en temps, des patrouilles de uhlands [...]. Nous en avons tué deux aujourd'hui, un hier. C'est notre tableau de chasse, et j'avoue que j'éprouve toujours quelque pitié, après les coups de fusil, devant ce pitoyable gibier humain que nous traquons et qui nous traque.<sup>11</sup>
- 9 Cette manière de concevoir l'ennemi comme un gibier se retrouve en fait chez nombre de soldats et devient même une habitude. Mêlant la bravade et le mépris de l'adversaire,

l'animalisation devient fréquente et banale. Maurice Gagneur décrit ainsi la scène où sa section de chars d'assaut arrive sur la tranchée adverse :

« Ah ! Attention au gibier, les gars ! » Mes mitrailleurs qui ont vu massacrer il y a un instant leurs camarades n'ont pas besoin de cet avis. Des ombres grises fuient à toutes jambes devant nous, tournent et s'abritent derrière un pare-éclats<sup>12</sup>.

Le même terme de « gibier » revient sous la plume d'un artilleur, habitué à considérer l'ennemi d'abord comme une cible, ici pour une fois à découvert :

La batterie se prépare et dès que le 1<sup>er</sup> groupe atteint la tranchée, je commande : « Feu ! ». Vingt-cinq secondes après, le coup arrive là-bas, trop court malheureusement. En un clin d'œil, mon gibier a disparu, caché dans la tranchée et la voiture s'est arrêtée.<sup>13</sup>

Banalisation de la violence et déshumanisation de l'adversaire résultent de cet emploi fréquent du terme « gibier », par des combattants, dans leurs écrits. La première violence gît bien au sein du langage. La violence réelle est, elle, en définitive rendue possible par l'analogie et la confusion délibérée qui s'opèrent dans le discours des combattants.

- 10 Certains soldats refusent cet amalgame, ce constant glissement sémantique et pratique entre la guerre et la chasse. Genevoix précise ainsi à un homme qu'il envoie en patrouille : « Comprends-moi bien : je ne vous demande pas de partir à la chasse »<sup>14</sup>. Mais la patrouille deviendra partie de chasse puisqu'un Allemand sera tué, et le soldat en revenant pourra distinguer nettement ce qui relève de la guerre, les renseignements acquis, et ce qui relève d'un tableau de chasse personnel :

Vous pensez pas qu'il fallait l'louper à quinze mètres ?... Comme ça, n'est-ce pas, tout l'monde est content : vous, vous avez vos renseignements ; moi, j'ai mon Boche ; et la patrouille rentre au complet... À vot'e service pour la prochaine.<sup>15</sup>

Et, bien qu'il ait précisé à ses hommes qu'il ne leur demande pas une chasse, c'est avec un mot bien choisi que Genevoix accueille l'un d'eux qui s'était promis « d'en avoir un » : « Bredouille ? »<sup>16</sup>

Et le même auteur cède parfois à des métaphores animales éloquentes :

J'avance de quelques pas, debout, sans précaution. Je parie que ces cochons-là se coulent dans les fourrés, et qu'ils vont nous tomber dessus à vingt mètres. Je les sens cachés, nombreux et invisibles. Hé ! Hé ! invisibles... Pas tant que ça ! Je te vois, toi, rat vert, derrière ce gros arbre, et toi aussi, à gauche ; ton uniforme est plus terne que les feuilles. Attendez, mes gaillards, nous allons vous servir quelque chose !<sup>17</sup>

Le vocabulaire de la chasse, à travers l'animalisation de l'adversaire, imprègne très fortement les représentations et informe les pratiques guerrières de 1914-1918.

- 11 Cette continuité établie dans le discours entre une activité civile normale, la chasse, et la guerre, permet à certains soldats d'évoquer leurs expériences à leurs proches restés à l'arrière, sur le même ton de métaphore et de plaisanterie. Un jeune caporal de bonne famille écrit à son père en 1917 :

Vraiment, mon cher père, bien que vous soyez déjà un vieux chasseur, vous manquez vraiment de sang-froid et vous feriez un très mauvais chasseur de Boches. Manquer un lièvre à 3 mètres, voilà une mauvaise farce qui, je m'en vante, ne m'est jamais arrivée.<sup>18</sup>

- 12 De plus, la présence d'animaux à proximité des lignes, dans les premiers mois de la guerre ou dans certains secteurs relativement épargnés par l'artillerie, conduit les soldats à ajouter un registre concret aux métaphores qui font de l'ennemi un gibier. Un univers sensible bien spécifique, souvent lié aux lieux où cantonnent les soldats, conduit à mêler continuellement et métaphoriquement ennemis et animaux. Ces soldats ont la nette

conscience d'être entourés de proies, même si la distinction animal/humain est rien moins que stable<sup>19</sup>. Et on constate combien l'œil des soldats est aux aguets, à la recherche de cibles trop rares lorsqu'ils sont plongés dans les batailles de matériel. On retrouvera plus loin cet élément crucial qui permet de comprendre la violence ici décrite : l'œil du chasseur.

- 13 Le lien métaphorique est donc fait en permanence entre les pratiques de chasse et de braconnage<sup>20</sup> des soldats au front, et l'activité guerrière. Daniel Mornet :

Parfois même, rare fortune, on aperçoit une alouette qui s'envole, un merle qui siffle et jusqu'à des perdrix qui pépient. On les tire – à balle bien entendu – et on les manque. Mais il n'y a rien de tel pour oublier la chasse aux Boches que l'illusion d'un braconnage.<sup>21</sup>

Et un autre soldat laisse entendre au détour d'une phrase que la recherche de l'ennemi se double tout naturellement de la recherche de proies :

Les rafales de 88 continuent, mais nos artilleurs répondent, nous irons explorer le bois route de Champlat, en vain, ni Boches, ni lièvres.<sup>22</sup>

De même, sur le ton de la plaisanterie et de l'érudition, Robert Hertz écrit à sa femme :

Aujourd'hui je puis varier la formule et dire comme dans Victor Hugo : « Madame, il fait grand froid et... » Mais non, je n'ai pas encore tué six Boches, ni même les sangliers que nous avons aperçus avant-hier, ni les trois chevreuils qui se promenaient hier pas très loin de notre poste.<sup>23</sup>

- 14 Pour comprendre ces glissements sémantiques permanents, il faut bien se représenter ce qu'est, dans un secteur tranquille, la vie de ces hommes en armes, dans la nature, habitués à entendre et à utiliser un discours qui fait de l'ennemi un sauvage, mais entourés de manière beaucoup plus visible par des animaux réels, gibier potentiel. Le lien entre la violence envers les uns et les autres se fait naturellement. On constate en fait que la possibilité ou l'impossibilité de la violence envers le gibier humain se résout par celle infligée au gibier animal. C'est ce qu'illustre clairement l'exemple de Daniel Mornet, qui « oublie » une chasse en en pratiquant une autre. C'est tout aussi net dans la préparation d'une attaque.
- 15 Ainsi avant l'offensive d'avril 1917, moment d'attente où le désir de guerre monte et se construit sans pouvoir s'extérioriser, l'historien d'un régiment relate que
- Quelques poilus, cependant, la préparent à leur façon, qui n'est point du goût de l'administration forestière : ces incorrigibles braconniers n'exercent-ils pas leur « Lebel » sur les cerfs et les daims de la forêt de Villers-Cotterêts ? les popotes se félicitent de leur adresse, mais de haut lieu la foudre tombe sur nos têtes.<sup>24</sup>
- 16 Les éléments sont présents, qui permettent de concevoir l'ennemi comme un animal, qui réduisent la violence de guerre à une continuation de la chasse, qui établissent un lien entre pratiques, gestes et discours du temps de paix et du temps de guerre.

## Les sources civiles de la violence de guerre

- 17 La thèse d'une continuité fondamentale entre les pratiques du temps de paix et celles de la guerre a été soutenue de façon convaincante par J. G. Fuller<sup>25</sup>. Si sa démonstration concerne surtout les activités de loisir, rien n'empêche de l'étendre aux pratiques guerrières. On peut même avancer qu'il s'agit d'une des pistes les plus éclairantes pour comprendre la facilité avec laquelle des millions d'Européens ont pu se transformer en combattants et tuer leurs vis-à-vis. Niall Ferguson et J. G. Fuller ont pu ainsi souligner comment, dans les représentations britanniques, c'est l'aspect agonistique du conflit qui

est vécu comme un sport, et ce dans la double filiation de l'esprit de compétition des officiers issus des *Public schools*, et de l'enthousiasme populaire naissant pour le sport<sup>26</sup>. Ce qui est vrai pour les Anglais, surtout du sport, l'est d'une certaine manière de la chasse pour les Français.

- 18 À la continuité établie dans le discours entre la chasse et la guerre correspond donc une continuité symétrique des pratiques et des gestes. Il s'agit avant tout, pour beaucoup de soldats, d'une familiarité avec les armes à feu, en premier lieu le fusil<sup>27</sup>. Ainsi Raymond Ponroy, qui confie à propos d'un tour de guet :

La sensation de solitude est telle que je suis heureux d'avoir mon mousqueton.

D'ailleurs, Solognot, j'ai été élevé à avoir une carabine ou un fusil en main.<sup>28</sup>

Si la violence du premier conflit mondial dépasse dans son ensemble tous les seuils alors connus, certains de ses aspects les plus quotidiens sont au contraire, on le voit, d'une grande familiarité aux soldats.

- 19 Mais c'est à travers l'analyse d'un geste précis, et important dans la guerre des tranchées, celui du lancer de grenade, que l'on peut percevoir la réelle continuité vécue entre gestes ordinaires et violence de guerre. Il nous permet de comprendre de quelle manière la guerre est pratiquée comme une transposition, décalée mais efficace, de gestes habituels et banals du temps de paix.
- 20 Un soldat attribue ainsi son salut lors d'un épisode d'attaque à l'habileté d'un lanceur de grenades, habileté acquise en dehors de la guerre :

Nous apercevons un mitrailleur ennemi s'installant derrière sa pièce pour nous massacrer, mais une grenade lancée très adroitement par notre lieutenant Bascou le tua sur sa pièce. Ce brave officier muni d'une musette de grenades était un joueur de pelote basque. Beaucoup de nous lui doivent la vie.<sup>29</sup>

Entre des gestes pacifiques mais précis de la vie civile et les gestes de la violence, le seuil est aisément franchi, le corps s'adapte sans problème et arrive ainsi à échapper à la mort.

Même naturalité et normalité des gestes dans un autre texte :

Où sont mes braves petits bleus de la classe 16, qui lançaient des grenades comme on jette des pierres à un mauvais chien ?<sup>30</sup>

Un autre enfin observe avec satisfaction :

Très beau, le combat à la grenade. Le bombardier, solidement campé derrière le parapet, lance sa grenade avec le beau geste du joueur de balle.<sup>31</sup>

Les gestes de la violence de guerre n'ont pour ces témoins et pratiquants rien de bien spécifique, l'habileté d'avant-guerre dans le sport où la chasse peut directement se transposer et être efficace sur le champ de bataille, le fait de tuer peut être, enfin, d'une grande banalité, à peine plus important que de lancer des pierres à un chien. On voit ainsi comment s'établit une continuité de discours et de pratiques entre l'avant-guerre et la guerre.

- 21 Cette possibilité d'une continuité entre les gestes de la vie civile et ceux de la violence de guerre que nous venons d'établir est un élément central des pratiques de chasse que nous devons désormais analyser.

## À l'affût des Allemands

- 22 Commençons par dire que ce sont là des pratiques difficiles, voire impossibles à apprécier quantitativement. Cela n'enlève rien à l'importance du sujet pour comprendre la nature de la violence de guerre en 1914-1918. La difficulté à la percevoir tient également à la

réticence de bien des soldats, lorsqu'ils se sont quelque peu éloignés des batailles les plus destructrices, à amener sur eux la violence en faisant feu sur les tranchées ennemies. Des conventions s'instaurent, qui conduisent à respecter mutuellement les horaires des ravitaillements où à permettre la récupération des corps restés entre les lignes.

- 23 Même Robert Hertz, dont on a vu la propension à assimiler la guerre à une chasse, comprend vite les règles de ce jeu :

Les soldats apprécient cette tranquillité. Ils n'aiment pas qu'on les oblige à exécuter des tirs (peu efficaces) sur les Allemands émergeant d'une tranchée distant d'environ un kilomètre – ni qu'une pièce d'artillerie vienne s'installer dans notre voisinage immédiat : « On était bien tranquilles – les Boches étaient bien sages et voilà qu'on va les réveiller pour rien – et qu'ils vont nous envoyer des shrapnells – on s'entendait pourtant bien ». <sup>32</sup>

Jacques Meyer pose cela en règle :

Convention tacite, pour ne pas rendre le secteur intenable, on ne se sert jamais des fusils. <sup>33</sup>

- 24 On ne peut ici éluder la discussion autour du grand travail de Tony Ashworth <sup>34</sup>. Celui-ci a en effet conceptualisé de manière rigoureuse les restrictions apportées à la violence qui caractérisent les « secteurs tranquilles » – ceux qui sont, précisément, les terrains de chasse des combattants ici évoqués. Une action collective subtile visant à diminuer la violence, à en ritualiser l'exercice, s'opère des deux côtés. Au-delà des fraternisations trop visibles et vite réprimées, la maladresse volontaire, la ponctualité des tirs sont autant d'actes de paix qui permettent en même temps d'établir une communication. La violence en est tacitement, mais bien réellement diminuée à travers la mise en place d'une « structure d'agression ritualisée, où les projectiles symbolisent la bénévole et non la malévolence » <sup>35</sup>, et ceux qui tentent de la raviver sont sanctionnés par la communauté des combattants.

- 25 Il s'agit donc d'une norme, que Tony Ashworth a conceptualisée sous le terme de système « live and let live » : vivre et laisser vivre. Mais si son existence est incontestable, cette norme n'est pas pour autant d'une prévalence absolue. Elle entre plutôt en compétition avec d'autres représentations et d'autres codes qui enjoignent à bien des soldats de transgresser jusqu'aux ordres de leurs supérieurs pour accomplir les gestes meurtriers inscrits dans leur conception intime du conflit. Ashworth suppose que l'objectif d'une réduction de la violence est partagé par tous les combattants. Il faut pourtant admettre que certains d'entre eux refusent le « live and let live » et désirent la violence. Citons ici l'exemple du médecin Lucien Laby, dont le désir de meurtre, s'il est un cas-limite, révèle la violence inhérente au conflit :

Je serais tellement vexé d'arriver à la fin de la guerre sans avoir tué un Prussien *au moins* que j'ai décidé fermement d'aller passer vingt-quatre heures dans un petit poste avancé, sans brassard, mais avec un Lebel et des balles. Je n'en démordrai pas et mettrai irrévocablement mon projet à exécution. <sup>36</sup>

Ce désir de violence s'assouvit en fait en général à travers des pratiques bien plus codifiées, cohérentes, et en fin de compte banales, que ce qu'en imagine Laby. Il reste que le système « live and let live » n'a d'existence et d'efficacité que tant qu'un individu déterminé ne se décide pas à reprendre la guerre – principalement à travers les gestes de la chasse.

- 26 Car les pratiques d'affût existent. L'affût, l'attente, la précision, le silence, sont autant d'éléments qui lient essentiellement, à certains moments, la guerre et la chasse. Dans un

conte édifiant paru en 1916, la continuité avec l'avant-guerre est l'élément central d'une telle scène d'affût :

Il songe à d'autres clairs de lune, quand en Ecouves il guettait le chevreuil à l'affût. Il savait braconner, lui, et cette guerre de tranchées, où l'on épie au créneau les moindres mouvements de l'ennemi, ne l'avait point étrangement surpris. Ce n'était plus le même gibier, mais bien le même genre de chasse. Il savait y faire, et le Boche qui se hasardait à sortir de son terrier quand il était de garde au créneau était un homme mort. Cette chasse lui répugnait pourtant [...] il était naturellement doux.<sup>37</sup>

Ce qui frappe, ici, c'est la facilité avec laquelle coule la métaphore, et la transposition d'un univers dans un autre. La même veine stylistique se retrouve dans un autre recueil de contes, dans lequel un personnage

[...] vous descend son « casque à pointe » avec une adresse qui n'a d'égale que celle avec laquelle, pour le grand dam des lapins de garenne, il confectionne des collets.<sup>38</sup>

27 Derrière tous ces discours se dessine un élément stupéfiant : la naturalité de ces pratiques. D'une certaine manière, la mort est déréalisée, l'acte de tuer rendu banal, dans son acception routinière, la satisfaction d'un bon tableau de chasse.

28 On en arrive à des descriptions proprement effarantes, en ce qu'elles révèlent non une haine particulière des Allemands mais plutôt un souci du travail bien fait, une conscience de la profonde continuité entre pratiques civiles et guerrières, une tranquille satisfaction de la violence exercée et de la bonne visée du chasseur. La scène, issue d'un carnet de soldat, se déroule début 1917, dans l'Oise :

Avant de descendre, un sous-officier qui venait de nous quitter, me montra au créneau, en face de l'abri dans lequel nous nous abritions, la tranchée allemande avec ses occupants sur un intervalle de cinq mètres environ et sur lequel il tirait quand l'occasion se présentait. Dans les jours qui suivirent, j'étudiai le manège, comme un chasseur attend le gibier. Je m'aperçus que c'était vers midi qu'un certain mouvement se produisait régulièrement chez les voisins et que c'était à ce moment qu'il fallait ouvrir l'œil.

Je puis dire sans vantardise que j'étais un excellent tireur avant d'être soldat, mais depuis deux ans que j'étais dans l'armée j'avais eu l'occasion de m'améliorer. J'avais même un fusil que je m'étais fait préparer par un armurier du régiment et j'étais prêt à commencer mon travail. La première fois, j'étais en place un peu avant l'heure et mon fusil en joue. Je n'attendis pas longtemps et vis quelques têtes casquées bouger. A cette distance, il ne faut pas faire un gros écart pour manquer la cible, et il faut faire vite. Mais par la suite, j'eus tout le temps de faire mouche assez souvent. J'en avais d'ailleurs la preuve, car je m'aperçus que l'heure de la corvée de soupe était modifiée, avancée ou reculée. [...] J'ignore combien de mouches cela doit représenter d'Allemands à une cadence d'une, deux ou trois balles chaque fois, cela faisait quelque chose.<sup>39</sup>

29 Ce texte illustre clairement avec quelle facilité les gestes de la chasse sont pratiqués à la guerre, sans remords ni émotion particulière, mais plutôt avec l'incertitude sur l'ampleur de son tableau de chasse du tireur n'ayant pu retrouver toutes ses cibles. Mais surtout, il nous renseigne en profondeur sur l'organisation de telles pratiques. Le tireur n'est en effet pas isolé : fier de son habileté dès avant la guerre, il s'est fait préparer un fusil spécial par l'armurier, et dispose d'un « rabatteur » qui lui signale le bon emplacement pour une telle chasse. Et le geste décisif n'est que l'aboutissement d'une longue préparation, qui conduit le chasseur à noter les habitudes des ennemis et à rester patiemment à l'affût.

30 On retrouve la même pratique de guet de la corvée (donc une cible pacifique, non guerrière, impuissante, dont l'équivalent existe bien sûr chez les Français), la même

animalisation de la cible, la même incertitude enfin sur le tableau de chasse dans le récit d'Étienne Houard, en Argonne :

C'est donc face au secteur de la sixième compagnie que le créneau de ma pièce est dirigé. Un homme de garde est constamment aux aguets pour nous avertir, de jour comme de nuit. Un matin, sur les huit heures, l'homme de garde me signale une corvée ennemie qui apporte des espèces de traverses et descend le ravin. La corvée se composait d'une dizaine d'hommes se suivant à la file les uns derrière les autres avec leur madrier. C'était le moment venu de les saluer, car ils n'étaient pas à plus de quatre cents mètres de distance. Je prends mon fusil et je m'appuie sur le bord de la tranchée pour mieux tirer. Au premier coup de feu, la corvée se disperse en courant ce qui ne m'empêche pas de leur lâcher quelques pruneaux au derrière ; ça trotta ! À mon premier coup de feu, quelque chose avait roulé à terre, et je distinguais nettement une masse noire à terre et immobile. C'est sans doute un Fritz qui s'est laissé tomber pour se cacher, ou l'aurais-je blessé ? J'en aurai le cœur net, car je l'épaulai de nouveau et je tire. Sans doute que l'animal a senti que c'était pour lui car il se relève tout doucement monte le talus tant bien que mal car il me fait l'effet d'être touché. Tout autre homme, dans de telles conditions, se serait éclipsé le plus vite possible car j'ai eu le temps de lui tirer quatre coups de feu avant qu'il disparaisse derrière le fourré. L'aurais-je blessé ? Le lendemain la corvée n'a pas reparu.<sup>40</sup>

- 31 Ces textes sont de la première importance, et nous renseignent sur l'articulation entre représentations et pratiques. Ce soldat n'est pas isolé, et comme le précédent, il est mis en condition de chasser par un autre combattant, « rabatteur » qui lui signale l'arrivée du gibier.
- 32 On en revient bien à cette idée essentielle que c'est la continuité des gestes entre la guerre et l'avant-guerre qui permet cette violence. La continuation des gestes banals de la chasse permet le meurtre de l'ennemi, lui confère même son étonnante banalité. Paradoxe essentiel : le banal permet l'anormal, le meurtre. Et ce, d'autant plus que l'ennemi a été transformé en animal dans un flot incessant et varié de discours. Bien des gestes se retrouvent donc dans les deux univers.
- 33 Ainsi, reprenant lui aussi des habitudes prises lors de chasses avant-guerre, André Maginot prend ses dispositions lors d'une embuscade :

De façon à permettre à mes hommes de recharger leurs armes le plus rapidement possible, je leur ai fait remplir de cartouches leurs képis posés à terre à côté d'eux. C'est un procédé que j'ai maintes fois pour ma part employé en battue et dont je me suis toujours bien trouvé.<sup>41</sup>

Un autre élément de continuité avec les pratiques de chasse nous est fourni à travers le récit de Louis Barthas, malgré son parti-pris :

Il [un lieutenant] se mit à tousser fortement, parler fort, ricaner pour inciter les sentinelles allemandes à se montrer. En effet, l'une d'elles intriguée laissa voir sa tête, alors l'officier français visant lentement, sûrement et lâchement lui traversa la tête d'une balle avec le fusil d'une sentinelle.<sup>42</sup>

Si on laisse de côté la condamnation morale que vise ce texte, restent des éléments factuels typiques qui relèvent d'une chasse bien menée. Lenteur et précision du tir caractérisent ainsi les gestes du chasseur, et de plus, élément fascinant, on remarque que ce tireur provoque sa cible grâce à l'utilisation d'un répertoire sonore de l'ordre de l'appeau<sup>43</sup>.

- 34 Par ailleurs, l'officier en question est, d'après Barthas, « le plus décoré du régiment »<sup>44</sup> : signe, peut-être, que ces pratiques sont reconnues et validées par l'institution. Faute d'autres éléments plus probants, on doit se borner à émettre l'idée sans pouvoir la

vérifier. La proposition que fait Barthas dans ce passage, c'est-à-dire que ce lieutenant vient tuer et chasser pour sanctionner le manque de combativité et les tentatives de fraternisation d'une section, est corroborée par ce que l'on sait des tireurs d'élite dans l'armée anglaise : ils sont effectivement employés par la hiérarchie comme un moyen de réinstaurer de la violence sur une portion du front qui pratiquerait d'une manière ou d'une autre son contrôle sous la forme du « live and let live system »<sup>45</sup>.

- 35 Au total, les pratiques d'affût voient la transposition immédiate dans la guerre d'éléments caractéristiques de la chasse : l'attente patiente, l'étude des habitudes du gibier, l'utilisation de rabatteurs et d'appeaux, l'incertitude enfin du chasseur sur son tableau. Mais la réelle banalité des gestes du meurtre, liée à leur continuité avec les gestes de la chasse, ne doit pas occulter le vrai plaisir qui imprègne ces textes, lorsqu'un soldat a fait mouche. Il faut pour le comprendre revenir sur les spécificités de l'univers sensible des combattants.

## Plaisir de tuer et plaisir de voir

- 36 Comment rendre compte du plaisir toujours évoqué dans ces textes, soit comme un bon souvenir personnel, soit dénoncé chez autrui comme un trait de caractère révoltant ? Il faut faire une part au simple plaisir de tuer, prégnant dans bien des témoignages. Si Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker ont pu soutenir que « seule une minorité infime a osé faire part de la forme de plaisir » liée à l'exercice de la violence interpersonnelle<sup>46</sup>, reprenant l'idée émise par Evelyne Desbois, qui invite à « refermer ces milliers de lettres et de carnets » afin de penser l'activité de tuer<sup>47</sup>, en réalité, on trouve sans peine nombre de textes qui l'évoquent sans détour. Ainsi ce soldat qui revendique une joie directement proportionnelle à la souffrance ennemie :

Je me soulevai doucement, préparant deux grenades que j'y jetai aussitôt, et entendis dès après l'éclatement avec une vive satisfaction des cris et des plaintes ; j'avais dû réussir à en toucher.<sup>48</sup>

Evelyne Desbois cite de même le récit d'un jeune soldat belge, où le plaisir pris à la mort de l'autre compte plus qu'une éventuelle médaille :

Mon commandant a été tué, nous avons un nouveau capitaine ; [...] son ordonnance a été décorée de la médaille de l'ordre de Léopold II, alors que c'est moi qui suis allé en reconnaissance, mais je me moque des médailles, je n'ai qu'un plaisir, c'est quand j'aperçois un boche, je le vise bien et je ne le rate pas souvent.<sup>49</sup>

On remarque cependant la note de fierté attachée au fait de bien viser. Les pratiques de chasse sont en effet une manière pour les soldats de reconquérir une habileté et une autonomie dont les batailles de matériel les privent brutalement. Evelyne Desbois a bien raison de parler à ce propos d'un basculement dans la « toute-puissance ressentie ».<sup>50</sup>

- 37 Dans un autre récit, la pratique du tir est véritablement construite comme un jeu. Les temps en sont la joie de repérer, la compétition entre les hommes pour distinguer qui sait le mieux tirer, les félicitations au gagnant :

Ils ont organisé des concours de tir. Associés par petits groupes de cinq, six ou sept, ils observent attentivement. Tout à coup, l'un d'eux a aperçu un Allemand grimpé dans un arbre [on se demande bien pourquoi, si ce n'est pour sembler un gibier]. Aussitôt, le guetteur est signalé à l'attention générale : « Ravise là ! – Tu vois ? – Laisse, c'est à moi de tirer ! » L'homme vise lentement et tire. Manqué ! « À moi, maintenant », s'écrie un autre, et il vise à son tour. Pan ! l'observateur dégringole, la tête la première. – « Bravo, s'écrient les témoins. Vive P... ! ».<sup>51</sup>

On a là une vision fantasmée de la guerre comme un jeu sans risque, où l'ennemi est le gibier d'une chasse joyeuse entre camarades.

38 Nous voulons toutefois proposer une autre piste pour expliquer ce plaisir, qui s'apparente proprement pour nous à celui de la chasse moins pour le meurtre que pour la joie de mettre dans le mille. Celle-ci s'explique par le fait qu'en de telles circonstances, enfin, les soldats voient leurs adversaires, voient des *cibles*. Dès lors, la guerre perd sa nature brutale et impersonnelle pour restituer au soldat capacité d'initiative, et, à travers les gestes de la chasse, ruse, coup d'œil, habileté.

39 En définitive, nous voudrions soutenir que c'est moins le fait de tuer que de voir sa cible qui est central dans ces pratiques – dont on a dit combien elles perturbaient par ailleurs l'équilibre de la violence. À l'appui de cette thèse, des témoignages. D'abord, ces notations que ne manquent jamais de transcrire les combattants lorsque enfin ils aperçoivent les ennemis. Paul Clerfeuille est mobilisé depuis quatre ans lorsqu'il écrit en juillet 1918 :

Nous voyons très bien les Allemands, il y a près d'eux un champ de blé, ils marchent dedans, se couchent, se relèvent, vont, viennent, hésitent. Depuis le début de la guerre, je n'ai jamais eu un aussi beau coup d'œil.<sup>52</sup>

On saisit en creux l'ampleur de la frustration visuelle liée à la nature nouvelle du conflit en 1914-1918.<sup>53</sup>

40 Aussi, dans le récit de Raymond Ponroy, artilleur de tranchée, le regard prime sur la violence :

Il m'est possible de la voir [la bombe] sur toute sa trajectoire, jusqu'à son point de chute. L'émoi provoqué chez l'ennemi par son explosion me ravit. Je les vois parfaitement de dos. Je pourrais aisément les tirer au fusil, mais ce serait révéler mon observatoire, dont l'utilisation deviendrait impossible.<sup>54</sup>

Ailleurs, encore une fois, ce n'est pas la violence elle-même mais le fait d'avoir mis dans le mille qui le ravit, lorsqu'il tire sur un avion :

Et je n'ai personne à qui crier : « Tu vois comme je l'ai eu ». <sup>55</sup>

Nul n'étant là pour reconnaître son habileté, le geste perd de son importance.

41 Même chez un soldat comme Jacques Meyer, qui semble attristé de voir des hommes « grisés de meurtre »<sup>56</sup>, la violence subite peut s'expliquer par ce contact visuel longtemps impossible durant la guerre de tranchées, et parfois brutalement établi : il comprend alors

[...] l'enthousiasme de chaque chargeur et de chaque tireur, à qui est offerte enfin la belle cible si souvent refusée<sup>57</sup>.

On tient là une clef d'interprétation essentielle de cette violence. Permettant de dépasser tout d'un coup la frustration visuelle de plusieurs mois, tout en donnant la possibilité d'enfin mettre en œuvre une violence si présente dans les discours mais plus souvent subie qu'exercée, l'apparition d'un ennemi est d'abord celle d'une cible providentielle. Le même processus est à l'œuvre pour un soldat qui s'est senti un instant chasseur à la vue d'un Allemand, et s'en repent :

Dois-je dire, à ma grande honte, que la veille de notre relève, étant en faction près de la sentinelle : notre camarade François, de quinze ans mon aîné, originaire du Nord, j'eus bonne envie de faire un carton avec mon fusil sur un Allemand, à vingt ou trente mètres de nous, lequel, grimpé sur une banquette de tir, regardait de tous côtés, donnant des explications à quelqu'un plus bas, que je ne voyais pas.<sup>58</sup>

42 Bien des fantassins savent avoir l'œil du chasseur. Ils peuvent, à l'occasion, s'en vanter et en faire la source de leur violence future : « J'ai de bons yeux, allez, et je vous assure que s'il y a des Boches je saurais bien les apercevoir. Ah ! Si je pouvais seulement en descendre

un de ces bandits ! »<sup>59</sup> Le plaisir visuel est bien l'élément central qui nous permet de faire sens de cette violence de guerre. Evelyne Desbois cite ainsi deux textes extrêmement significatifs de la satisfaction sensible ressentie à bien voir sa cible tout en en restant caché, et de l'attention minutieuse portée aux gestes et aux processus de la bonne visée.

- 43 D'abord dans le *Carnet de route d'un officier d'alpins*, dans lequel un soldat est connu de l'auteur pour « avoir l'œil » :

Il est certain poteau télégraphique où, régulièrement, tous les officiers allemands venaient se coller pour inspecter notre position et chercher un abri. Bienheureux poteau d'exécution ! Je l'avais désigné à l'un de mes hommes nommé Chambon, qui avait l'œil et ne ratait jamais son coup. Du reste, pour atteindre plus sûrement l'ennemi, j'avais soin de viser le même Allemand que mon brave chasseur. Et c'est ainsi que, pendant plusieurs heures, nous avons réussi, à nous deux, à « descendre » l'un après l'autre, méthodiquement, chacun des officiers allemands qui s'exposait imprudemment à nos coups.<sup>60</sup>

- 44 Il est peu probable qu'après le premier coup de feu des officiers allemands aient obligeamment continué à se prêter au jeu de tir des Français, mais on est tenté de dire que c'est moins ici le coup de feu que le coup d'œil qui compte. Le désir d'exagérer un « tableau de chasse » apparaît une fois de plus. Et on remarque encore une fois la collaboration entre un guetteur et un tireur attiré. Cette collaboration revient dans le récit de Jean Daguillon :

À l'entonnoir de droite, j'ai pu me donner le plaisir de faire du tir à la cible sur un officier boche ; on me le signalait comme regardant par moments par-dessus le parapet. L'animal qui me disait cela le voyait fort bien, mais ne tirait pas dessus ; j'ai attrapé le « flingue » et attendu ; une fois : monsieur regarde entre deux sacs ; il était tout de noir habillé, avec une grande casquette plate comme on représente les soldats anglais ; il se haussait sans vergogne, et l'on voyait ses épaules. Puis, coucou ! Seconde édition, mais le fusil veillait ; à trente mètres, autant qu'on peut être sûr d'abattre quelqu'un ; j'ai eu l'impression qu'il s'affalait, à travers un petit nuage de poussière qui s'élevait entre les deux sacs.<sup>61</sup>

- 45 Deux temps sont bien distingués, qui sont fort révélateurs : celui de la prise d'information visuelle, où le Français détaille avec une curiosité inconsciente tout ce qu'il peut enfin voir de l'Allemand (ses vêtements, sa casquette, ses épaules), et celui du coup de feu, infaillible, comme sur une « cible ».
- 46 Ce plaisir fantastique et ce désir irréprouvable de voir, Maurice Genevoix l'éprouve lorsqu'un des soldats qu'il relève dit, du secteur qu'il va occuper : « Y a des fois qu'on voit leurs sentinelles. » On peut les voir, chose nouvelle, exaltante, et l'effet de cette possibilité est immédiat et puissant :

Ces derniers mots me frappent. Cédant à une brusque impulsion, je me mets à monter, d'arbre en arbre, vers la lisière [...]. Un seul pas de côté [...]. À trente mètres, adossé au tronc blanc d'un bouleau, un homme rêvasse, le regard vague et les mains dans ses poches. Il est grand, chaussé de bottes engluées de boue, coiffé d'un béret à bande rouge enfoncé jusqu'au col relevé du manteau gris-vert qui l'enveloppe. Son nez est écarlate sous des yeux d'un bleu mouillé ; sa bouche m'apparaît comme saignante sous le blond fade de sa moustache. Il s'ennuie, il somnole, il ne me voit pas... Et doucement je me glisse derrière le gros hêtre, en éprouvant la joie bizarre de n'avoir pas eu de fusil.<sup>62</sup>

Récit caractéristique qui lie sensation de toute-puissance et appétit de détails de l'ennemi enfin aperçu. Ici, la joie de le voir subsume et dépasse la possible violence.

- 47 Les hommes que commande Genevoix connaissent eux aussi cette joie effrénée de la vue. Alors qu'il leur est défendu de tirer, ils contemplent fascinés le spectacle inédit de soldats allemands à découvert. Leurs réactions émerveillées sont éloquentes :

Grondin et Biloray se sont levés à mes côtés, hardiment, et regardent, les yeux agrandis. « Ça fait rien, chuchotent-ils, ça, c'est neuf ! » [...] « Ah ! dis, çui-là ! » [...] « Ah ! dis, et çui-là ! » [...] « Quand même, dites, rien qu'une minute, rien qu'un coup d'œil ?... J'vous en prie... [...] Ah ! non, mon lieutenant, laissez-moi ! On voit ça qu'une fois dans sa vie ! ». <sup>63</sup>

- 48 Mais si le plaisir visuel suffit à certains, tous ne sont pas forcément capables de joies aussi pacifiques. Aussi, pour ceux qui partagent le désir de violence dominant les représentations en 1914-1918, et qui ont dû s'habituer à ne jamais voir l'ennemi, la frustration se résout en désir de tuer immédiat lorsque apparaît un adversaire. Et derrière ce plaisir de voir, enfin, l'ennemi, affleure immédiatement la transformation de ce spectacle nouveau – un Allemand aux feuillées – en cible parfaite, témoin ce dialogue entre Genevoix et son ordonnance :

– Tu n'es pas obligé de regarder. – J'peux pas m'en empêcher : ça m'hypnotise... C'te cible ! un enfant d'six mois f'rait mouche !... Mon lieutenant, dites, rien qu'une balle, une 'tite balle pour le torcher ?... <sup>64</sup>

Reste que cette violence est plus essentiellement issue de la vue que de la haine. Échappatoire au chaos visuel des batailles de matériel, image providentielle qui permet d'exercer enfin la violence incessante des discours, la cible crée le chasseur.

## Entre habileté et brutalité

- 49 Nombre de soldats ont été confrontés à ces pratiques de chasse. Si une unanimité semble se dégager autour du plaisir visuel pris à découvrir des ennemis, qu'il y ait ou non passage à l'acte, la question du sens à donner à ces gestes divise profondément les combattants. Car les gestes de la violence ont une connotation culturelle et sociale qui ne laisse pas indifférent : quand certains prennent plaisir à retrouver une habileté à travers la chasse, d'autres tiennent à se distinguer de ce qu'ils considèrent comme primitif et brutal. On peut lire là à la fois un démenti apporté à la thèse de l'union des classes aux tranchées, et l'énigme que représente la violence de guerre une fois le conflit terminé.

- 50 Parmi ceux qui revendiquent les pratiques de chasse comme un jeu d'adresse ou un divertissement, on trouve le philosophe Alain. Il relate dans ses *Souvenirs de guerre* une « chasse à l'homme » qui lui fait viser un porteur de soupe allemand à découvert. Le plaisir qu'il y prend est net : « Le jeu était passionnant. » Cependant, soucieux de ne pas paraître xénophobe, il précise clairement qu'il agit dans le cadre du paradigme visuel d'une chasse sans haine :

Je veux que l'on sache qu'il n'y a aucune méchanceté dans ces jeux-là. L'ardeur de la chasse y fait tout. <sup>65</sup>

Mais si certains peuvent s'enorgueillir de leur habileté de chasseur, tous les témoins ne portent pas un œil bienveillant, loin de là, sur les gestes de chasse qui ont cours aux tranchées. Parfois, le jugement est implicite et laconique :

Immobiles, nous voyons Coquillat se glisser jusqu'au parapet où son fusil se pose. Cinquante mètres à peine nous séparent de l'homme qui travaille. S'il est à découvert, Coquillat pourra le distinguer. Nous ne bougeons pas.

Coquillat a vu. Il tressaille tout à coup et sa silhouette se contracte lentement. Il vise. La lueur du coup nous a éblouis et une plainte aiguë, lancinante, renouvelée

sans cesse, commence. Elle durera vingt minutes, puis décroîtra soudain et le silence se fera. Coquillat n'est pas mécontent de lui.<sup>66</sup>

- 51 Un tel texte sépare nettement le chasseur du reste des combattants, qui l'observent ici à distance et semblent même le craindre. On est loin de la collaboration analysée plus haut entre différents soldats pour mettre en bonne position le tireur. À l'occasion, le discours du dénigrement prend même une nette tonalité de classe. Ainsi, les discours si répandus dans l'après-guerre sur la prétendue mixité sociale des tranchées ne résistent guère à la lecture de textes tels que ceux de Paul Tuffrau :

- Chut ! dit le veilleur. Un Boche.

- Où ça ?

- Dans leur poste à eux. Oh ! il se montre bien, il a toute la tête hors du parapet.

- Tire donc !

- Non, laisse tirer Pécou. Il ne le ratera pas.

La curiosité, l'instinct du chasseur les a tous mis sur pied. Je regarde par le créneau. À cinquante mètres, au-dessus de la muraille de sacs qui est le petit poste ennemi, une tête coiffée du calot gris se montre librement. C'est un solide garçon au visage jeune et rasé. Il ne regarde point vers nous ; la grande paix de la matinée l'a mis en confiance, il a passé la tête, il regarde les plaines qui s'ensoleillent et prend visiblement plaisir à recevoir dans le visage le petit vent frais qui vient de la rivière.

- Où c'est qu'il est ? dit Pécou, en se hissant lourdement sur la banquette de tir. Pécou est un grand paysan fruste et trapu, au parler lent, avec des mains énormes et de petits yeux bridés.

- Droit devant toi.

L'homme est toujours là, découvert jusqu'aux épaules. Il remue la tête doucement : il chantonne peut-être un lied d'Allemagne sur la beauté du printemps. À voir sa tranquillité, il doit avoir oublié la guerre.

- Ça y est, dit Pécou. Je l'ai.

Et, sans cesser de regarder, ramant derrière lui avec sa main droite, il dit :

- Passez-moi un fusil chargé, n'importe lequel.

On le lui passe et il l'épaule. Une seconde à peine. Le fusil claque, plus d'homme ; seul le calot qui a sauté en l'air d'un bon demi-pied, retombe sur le parapet et s'y pose. Tous rient et battent des mains : Ah ! il en a, des Boches, sur la conscience ! Et Pécou redescend, ses petits yeux clignotant de contentement, en disant : Kamarad, kapout ! Il le répète deux ou trois fois en regagnant sa place, où de nouveau il épulche son œuf en silence.<sup>67</sup>

- 52 L'auteur dénonce sans ambages la rupture brutale de la paix tacite (« live and let live ») à laquelle croit pouvoir faire confiance l'adversaire, tout en notant la spécialisation caractéristique des gestes de la chasse. Il ressent une proximité plus grande avec l'ennemi abattu (qui sait ? il est peut-être, comme lui, cultivé ?) qu'avec le chasseur marqué du sceau d'une brutalité primitive et terrienne, et les spectateurs, abandonnés à leurs instincts et avides de violence. La description de cette chasse est clairement devenue affaire de classe.
- 53 Mais, en fin de compte, c'est le moment de la réécriture et du retour sur l'événement qui pose problème. L'analyse rétrospective, après la guerre, conduit bien souvent à l'incompréhension de la violence que l'on a pu voir et commettre. L'ensauvagement qui était revendiqué par certains devient *a posteriori* sujet d'étonnement et d'horreur. La démobilisation crée un hiatus qui rend impénétrable l'analogie, pourtant si évidente, si immédiate en temps de guerre, entre la guerre et la chasse.
- 54 Citons par exemple le grand pédagogue Célestin Freinet, qui revient avec amertume sur sa joie passagère, d'avoir, lui aussi, vu, et senti dans ce coup d'œil la toute-puissance meurtrière du chasseur :

Un jour, j'ai eu la joie du chasseur en voyant deux hommes à l'affût d'un pauvre Allemand qui, de trou en trou, apportait à manger aux premières lignes... Fallait-il qu'on fût devenu sauvage ?<sup>68</sup>

- 55 C'est bien de « joie sauvage » que parle Genevoix décrivant un tireur d'élite allemand<sup>69</sup>. Elle perd son sens hors de l'univers guerrier, suscitant l'incompréhension rétrospective, et, bientôt, l'occultation.
- 56 La substance de la violence de guerre se dévoile donc à travers les discours et les pratiques contradictoires de certains soldats, qui tentent de relativiser : ils reconnaissent d'un côté la nécessité d'une pratique banalisée et assimilée sans équivoque à la chasse, pour en déplorer la sauvagerie et s'exhorter à la renier à l'avenir, une fois la guerre terminée. C'est le cas de Robert Dubarle, dont l'introspection est ici exceptionnelle :
- Vraiment, se cacher derrière un arbre, ramper jusqu'à ce qu'on voie une sentinelle à son poste, ou des ennemis qui vont chercher de l'eau ou préparer leur cuisine, et tranquillement les ajuster, les tuer et s'en réjouir, comme si on venait d'abattre un gibier rare, c'est d'une affreuse barbarie. Cet Allemand qui tombe la tête fracassée à cent mètres de moi par une balle, sans qu'il ait pu esquisser un geste de défense, c'est un ennemi de moins, mais que de larmes couleront peut-être demain, que de cœurs brisés, parce qu'un être cher ne vivra jamais plus ! À quoi bon raisonner et m'épancher dans ce filandreux sentimentalisme puisque cela ne sert à rien. Mais quand cette tuerie sera terminée, il faudra que chacun en ressente la profonde sauvagerie pour en épargner le retour.<sup>70</sup>
- 57 La banalisation des pratiques de violence est admise en temps de guerre, et la brutalité nécessaire. Les hommes s'ensauvent, quand ils pratiquent avec habitude et parfois plaisir des gestes qu'ils savent devoir condamner dans tout autre contexte. On touche ici à l'essence de la violence de guerre, qui est de savoir laisser derrière soi tous les seuils, les catégories (l'animal, l'humain) et les interdits (le meurtre) le temps de la guerre. Céder à cet ensauvement conduit parfois à ne plus le comprendre et à en souffrir, après, une fois le conflit terminé.
- 58 Au terme d'une enquête qui révèle l'intensité des rares regards portés sur l'ennemi, on a donc fait apparaître un dispositif de violence guerrière cohérent et efficace. Ce dispositif qui inscrit la chasse dans la guerre a pour origine un glissement sémantique qui fait de l'animal un gibier, pour moyens des gestes banals parce qu'identiques à la chasse et au front, et pour moment décisif le coup d'œil qui constitue l'ennemi en cible à abattre. La puissance mobilisatrice du langage fait alors de l'analogie une réalité. La vue si souvent frustrée se repaît de trouver un fascinant objectif, et on ne laisse pas passer l'occasion de tuer. On aboutit alors à un paradoxe instructif : la continuité stupéfiante des gestes et des pratiques permet précisément la grande rupture de la guerre, le franchissement de seuils de violence, la levée de l'interdit sur le meurtre.
- 59 Cette pratique très spécifique nous informe en réalité sur plusieurs guerres, et sur plusieurs violences. Des codes guerriers différents sont en compétition quand un même acte connote tour à tour l'habileté et la sauvagerie. De même s'opposent désir de meurtre individuel et ententes collectives pour diminuer la violence. Et cette chasse n'a rien de commun avec le fait de subir un bombardement ou de monter à l'assaut. Le combat, en 1914-1918, défie bien « toute description normative »<sup>71</sup>. Mais le fait de tuer est plus répandu qu'on ne l'a cru généralement – même s'il est souvent le fait d'hommes spécialisés, en des lieux marginaux, secteurs calmes et forêts profondes<sup>72</sup>.

- 60 Cette étude de la chasse nous permet donc de poser dans d'autres termes la controverse actuelle autour de la question du consentement, et, dans une certaine mesure, de sortir de l'impasse<sup>73</sup>. Nul besoin d'opposer ici « victimes » et « croisés », contrainte et consentement, pacifisme et haine : les gestes banals de la chasse transposés à la guerre expliquent la violence bien plus sûrement que la xénophobie, inégalement partagée et difficilement mesurable.
- 61 Car ces meurtres que nous avons étudiés doivent moins à l'hostilité envers l'adversaire qu'à la jouissance de l'apercevoir. L'articulation entre les représentations et les gestes a lieu au moment précis où apparaît l'ennemi à découvert, dans la tranchée d'en face. En un instant se trouvent récapitulés les discours d'animalisation de l'autre et d'incitation à la violence, en même temps que se résout l'infinie frustration qui a pu en découler – quand la violence était avant tout subie et l'ennemi invisible. L'apparition d'une cible est un moment providentiel qui fait, de nouveau, du soldat un guerrier. Tout aussi importante est la continuité de gestes fondamentale entre guerre et avant-guerre. Mais cette continuité si vivement ressentie masque de profonds passages de seuil, qui rendront plus tard la violence de guerre amèrement impénétrable aux survivants.

---

## NOTES

1. Cette étude a pour origine une séance du séminaire de Stéphane Audoin-Rouzeau, consacrée aux rapports entre la chasse et la guerre dans un cadre chronologique plus large, qui m'a conduit à prolonger l'analyse en la centrant sur 1914-1918, et sur l'affût plutôt que la courre.
2. Evelyne Desbois, « Vivement la guerre qu'on se tue ! Sur la ligne de feu en 14-18 », *Terrain*, 19, octobre 1992, p. 65-80.
3. Si Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker ont souligné avec raison l'importance de l'expérience muséographique et celle de la confrontation des historiens avec les objets de la violence et de la cruauté – dans *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 28-29 –, on doit garder à l'esprit les remarques essentielles d'Alain Guerreau : « La difficulté majeure provient de ce qu'un objet, en tant qu'entité matérielle, n'a aucun sens, alors même que la plupart des archéologues croient le contraire. La raison en est pourtant élémentaire : le sens résulte exclusivement de l'usage social ; or il est vraiment exceptionnel que le mode d'emploi figure sur l'objet méconnaissable que l'on extrait du sol », dans *L'avenir d'un passé incertain*, Paris, Seuil, 2001, p. 143. Seuls les textes peuvent nous renseigner, même de façon détournée et imparfaite, sur les usages sociaux des armes.
4. Voir John Home, « Les mains coupées : 'atrocités allemandes' et opinion française en 1914 », Jean-Jacques Becker *et al.* (éd.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 133-146, et, surtout, John Home et Alan Kramer, *German Atrocities, 1914: a History of Denial*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2001, 608 p.
5. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *op. cit.*, chapitre II : « La croisade », en particulier p. 124 et 164-182.
6. Jean-Jacques Becker, *1914: Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, 637 p. ; Michael Jeissmann, *La Patrie de l'ennemi, la notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS Éditions, 1997, 344 p.

7. Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, 302 p.
8. Stéphane Audoin-Rouzeau, *La Guerre des enfants 1914-1918, essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 87-88.
9. Pline le jeune, lettres I, 6 : « Vous riez, et il y a de quoi. Vous me connaissez ; eh bien ! Oui, moi, j'ai pris trois sangliers, et superbes, ma foi ! ».
10. Gaston Pastre, *Trois ans de front. Belgique - Aisne et Champagne - Verdun - Argonne - Lorraine. Notes et impressions d'un artilleur*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 89.
11. Robert Dubarle, *Lettres de guerre de Robert Dubarle*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1923, p. 104-105.
12. Cap. Maurice Gagneur, Lt. Marcel Fourier, *Avec les chars d'assaut*, Paris, Hachette, 1919, p. 105.
13. Fonsagrive (Lt), *En Batterie ! Verdun (1916) - La Somme - L'Aisne - Verdun (1917)*, Paris, Librairie Delagrave, 1919, p. 209.
14. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Seuil, 1996 [1949], p. 260.
15. *Ibid.*, p. 262.
16. *Ibid.*, p. 52.
17. *Ibid.*, p. 109.
18. Raymond Lecerf, *Mini-chronique d'un grand combat 1916-1918*, Paris, Anne Yélen, 1998, p. 56.
19. Cette transgression de catégories élémentaires (animal/humain) renvoie au basculement « liminal » décrit par Eric J. Leed, *No Man's Land*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 17-24.
20. Qu'on devine fréquentes quoique interdites : voir le portrait romancé d'un rude poilu en braconnier typique dans René Sauliol, *Silhouettes de guerre 1914-1916*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1923, p. 55-58. Les mentions passagères de pratiques de chasse sont relativement fréquentes dans les témoignages : un soldat un peu simple abat une buse dans Maurice Genevoix, *op. cit.*, p. 521-522 ; des artilleurs chassent le lièvre dans André Kahn, *Journal de guerre d'un juif patriote*, Paris, J.-C. Simoën, 1978, p. 55 ; un soldat vise et manque un oiseau dans le récit de Paul Tuffrau, Lieutenant E. R. (Capitaine Tuffrau), *Carnet d'un combattant*, Paris, Payot, 1917, p. 167 ; le « gibier pullule » et lièvres et faisans sont chassés dans Maurice-Paul Ravel, *Carnet de Route en Alsace pendant la grande guerre 1914-1918*, Draguignan, Imprimerie Négro, 1922, p. 17 ; la « faune abondante » « excite » un soldat dans Paul Voivenel, *À Verdun avec la 67<sup>e</sup> D. R., Notes d'un médecin-major*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1991, p. 23.
21. Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 49.
22. Maurice Peurey, *Et pourquoi une fourragère à l'épaule ?*, Sablé, M. Peurey, 1981, p. 118.
23. Robert Hertz, *Un ethnologue dans les tranchées, août 1914-avril 1915, lettres de Robert Hertz à sa femme Alice*, Paris, CNRS Éditions, 2002 : lettre du 21 novembre 1914, p. 115. Il fait allusion à Ruy Blas, II, 3 : « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups » (note des éditeurs de Robert Hertz).
24. Paul Guyot, *Histoire d'un régiment, le 334*, Mâcon, L. Durand, 1926, p. 186.
25. J. G. Fuller, *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies, 1914-1918*, Oxford, Clarendon press, 1990, 218 p.
26. Niall Ferguson, *The Pity of War*, Londres, Penguin, 1999, p. 234, et 360-61 ; J. G. Fuller, *op. cit.*, p. 137 sq. ; sur l'esprit de compétition, d'endurance et de sacrifice issu des *Public schools* et plus généralement des valeurs de l'Angleterre edwardienne, on lira avec profit l'introduction du livre d'Adrian Caesar, *Taking it Like a Man*, Manchester, Manchester University Press, 1993, 246 p.
27. Fusil dont, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre Goubert remarquait la surprenante abondance dans les campagnes françaises, *Les Paysans français au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1998, p. 58-59.
28. Raymond Ponroy, *Avec les demi-dieux, souvenirs d'un conscrit de 1914*, Laval, Atelier Kerdoré, 1991, p. 76.

29. Jean-Pierre Rapin, *Comment un Bazeillais, chef d'un petit char d'assaut, et son adroit conducteur sur champs de mines ont stoppé des listes de nos morts de la guerre 1914-1918*, Sainte-Bazeille, J.-P. Rapin, 1988, p. 8.
30. André Pézard, *Nous autres à Vauquois (1915-1916)*, Paris, La renaissance du livre, 1930 [1918], p. 340.
31. Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin : Massiges, 1916, Verdun*, Paris, Durassié, 1966 [1935], p. 155.
32. Robert Hertz, *op. cit.*, 28 novembre 1914, p. 126.
33. Jacques Meyer, *La Guerre, mon vieux...*, Paris, Albin-Michel, 1932, p. 41.
34. Tony Ashworth, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Londres, Macmillan, 1980, 266 p.
35. *Ibid.*, p. 102 : « structure of ritualized aggression, where missiles symbolized benevolence not malevolence ».
36. Lucien Laby, *Les Carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, p. 71.
37. « Enseveli », *Au bruit du canon : contes véridiques, par un groupe de poilus*, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1916, p. 208-209.
38. *Contes véridiques des tranchées*, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1915, p. 54.
39. Roger Darzacq, cité dans Michel Devert, *Poilus landais et autres dans la tourmente*, Mezos, Michel Devert, 1994, second carnet, p. 19-20.
40. Etienne Houard, *Ma campagne de guerre 14-18*, Paris, La pensée universelle, 1982, p. 108.
41. André Maginot, *Carnets de Patrouille*, Paris, Fédération nationale André Maginot, 1964, p. 85.
42. Louis Barthas, *op. cit.*, p. 362.
43. Une pratique du même ordre est décrite par Tony Ashworth, où l'appau-appât (« bait ») est la musique jouée pour inciter les Allemands à se montrer, *op. cit.*, p. 210.
44. Louis Barthas, *op. cit.*, p. 362.
45. Tony Ashworth, *op. cit.*, p. 57 sq. Écoles de tir et institutionnalisation du corps en font des spécialistes de la violence.
46. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *op. cit.*, p. 55.
47. Evelyne Desbois, art. cit., p. 70-71. Cette thèse d'une minimisation de la violence dans la mémoire combattante ne peut se vérifier que pour une faible partie des écrits de guerre, notamment à travers une tradition historiographique ouverte par Jean-Norton Cru, ravivée à travers la publication par la FAOL des *Carnets de guerre* de Louis Barthas en 1978, par exemple. Des choix et des sélections sont faits, privilégiant les sources qui taisent plus ou moins la brutalité. Mais elle ne peut se soutenir pour l'ensemble des écrits de combattants si l'on veut bien considérer, entre autres, tous les ouvrages que Cru écarte comme précisément trop violents, affichant un plaisir suspect de tuer.
48. André Mestrallet, *Souvenirs et feuilles de route d'un poilu de la grande guerre, 1914-1918*, Paris, La pensée universelle, 1987, p. 107.
49. « Carnet d'Émile Goubert », cité par Evelyne Desbois, art. cit, p. 73.
50. Evelyne Desbois, art. cit, p. 79.
51. Paul Dubrulle, *Mon régiment*, Paris, Plon, 1917, p. 47-48.
52. Paul Clerfeuille, *Journal de guerre d'un poilu civraisien de 1914-1918*, Civray, Association des amis du pays civraisien, 1994, p. 28.
53. Eric J. Leed, *op. cit.*, a cette phrase décisive : « l'invisibilité de l'ennemi, et le repli sous terre des troupes, détruisirent toute idée que la guerre était le spectacle d'une lutte entre des humains », (*the invisibility of the enemy, and the retirement of troops underground, destroyed any notion that the war was a spectacle of contending humanity*), p. 19. Sur la frustration visuelle et la guerre, voir également l'étude de Philippe Dagen, *Le Silence des peintres. Les artistes face à la Grande guerre*,

Paris, Fayard, 1996, 338 p., et le catalogue de l'exposition *Voir, ne pas voir la guerre : histoire des représentations photographiques de la guerre*, Paris, Somogy/MHC, 2001, 351 p.

54. Raymond Ponroy, *op. cit.*, p. 81.

55. *Ibid.*, p. 82.

56. Jacques Meyer, *La Biffe*, Paris, Albin-Michel, 1928, p. 223.

57. *Ibid.*, p. 223.

58. Maurice Peurey, *Et pourquoi une fourragère à l'épaule ?*, *op. cit.*, p. 52. [Je souligne].

59. André Maginot, *op. cit.*, p. 56.

60. *Carnet de route d'un officier d'alpins. Août-septembre 1914*, Paris, Berger-Levrault, 1915, p. 29, cité par Evelyne Desbois, art. cit, p. 74.

61. Jean Daguillon, *Le Sol est fait de nos morts. Carnets de guerre (1915-1918)*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1987, p. 95, cité par Evelyne Desbois, art. cit., p. 77.

62. Maurice Genevoix, *op. cit.*, p. 253-254.

63. *Ibid.*, p. 336-338.

64. *Ibid.*, p. 339.

65. Alain, *Souvenirs de guerre*, Paris, Paul Hartmann, 1952, p. 224-225.

66. Jean Droit, *Témoin d'outre-guerre*, Monaco, Éditions du Rocher, 1991, p. 98-99.

67. Lieutenant E. R. (Capitaine Tuffrau) [Paul Tuffrau], *Carnet d'un combattant*, Paris, Payot, 1917, p. 170-172.

68. Célestin Freinet, *Touché ! Souvenirs d'un blessé de guerre*, Villelongue d'Aude, Atelier du Gué, 1996 [1919], p. 14.

69. Maurice Genevoix, *op. cit.*, p. 221.

70. Robert Dubarle, *Lettres de guerre de Robert Dubarle*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1923, p. 135-136 ; voir à ce propos les sensations désabusées de « snipers » rapportées par Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing : Face-to-Face Killing in Twentieth-Century Warfare*, New York, Basic Books, 1999, p. 54-55 : l'ouvrage court cependant le risque de déhistoriciser les pratiques meurtrières que nous avons voulu identifier et circonscrire.

71. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, CRDP, 1995, p. 39.

72. Antonio Gibelli, évoquant l'expérience des soldats italiens en Libye, parle du « modèle – parfois explicitement évoqué par les écrivains – du chasseur, qui se délecte à voir tomber sa proie touchée avec précision. » Il propose d'expliquer ces phénomènes par le « racisme » : nous espérons avoir montré que d'autres logiques permettent d'en rendre compte ; voir son intervention « Le refus, la distance, le consentement », *Le Mouvement social*, 199, avril-juin 2002, p. 113-119, citation p. 117.

73. Récentes prises de position de Rémy Cazals, « 1914-1918 : oser penser, oser écrire », *Genèses*, n° 46, mars 2002, p. 26-43, et d'Antoine Prost, Mario Isnenghi, Rémy Cazals et Antonio Gibelli dans *Le Mouvement social*, 199, avril-juin 2002, p. 95-119.

---

## AUTEUR

ANDRÉ LOEZ

EHESS et Institut Universitaire Européen de Florence, doctorante